LE PROTESTANTISME D'EUGENE DEVERIA

Suzanne TUCOO-CHALA

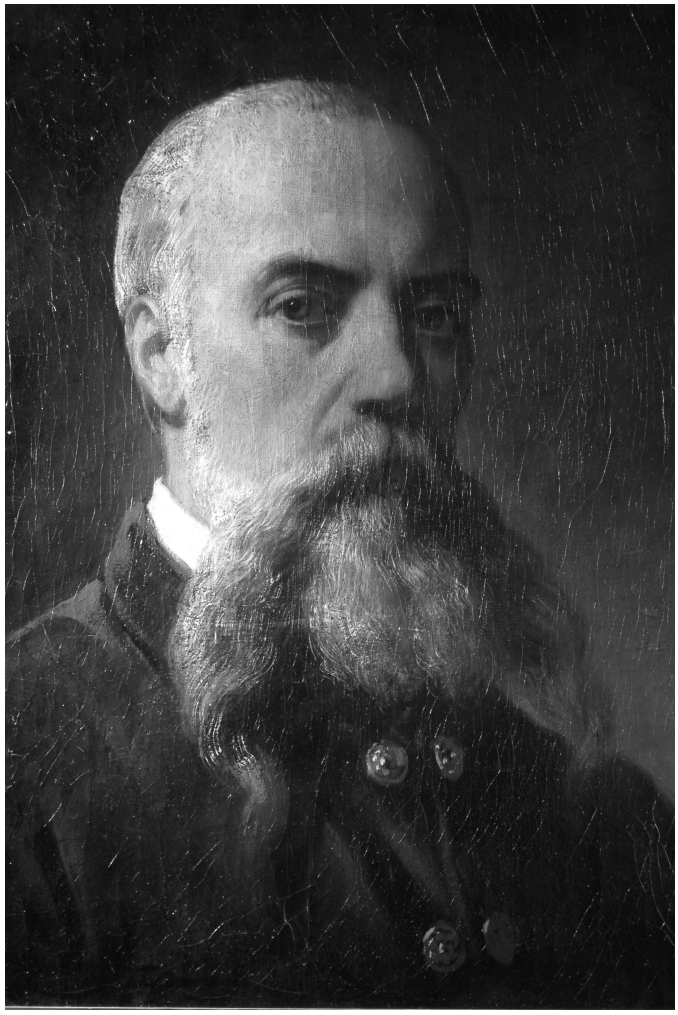
Conférence dite à l'occasion de l'assemblée générale du CEPB du 15 mars 2006

Le manuscrit en sept volumes qui est à la Bibliothèque municipale de Pau contient, exceptionnellement, entre autre, le récit du cheminement spirituel et religieux du peintre Eugène Devéria. Il y expose, de manière très extravertie, souvenirs et expériences personnelles peu après son arrivée à Pau en 1843 alors que la communauté protestante est seulement en train de resurgir après la clandestinité (1685 – 1787). En conséquence, et c'est encore exceptionnel, le manuscrit du *Journal* de Devéria nous permet de connaître l'histoire de cette communauté renaissante : le tout dans un flot de témoignages, un torrent introspectif et un déluge de mots (souvent du patois de Canaan).

*

La première caractéristique du protestantisme de Devéria c'est qu'il est situé : dans le temps de l'histoire du protestantisme national et européen et dans le temps de sa propre vie.

En Europe, au Moyen Age, le religieux est omniprésent, la vie spirituelle très prégnante. Aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, la Réforme élargit l'emprise du religieux en même temps qu'émerge le rationalisme qui submerge le XVIIIe siècle, le siècle des Lumières. La religion se replie sur la morale, et la philosophie ; Révélation et péché sont des notions qui disparaissent pratiquement. Fin XVIIIe, début XIXe, après ce que l'on pourrait appeler soit « *la boucherie* », soit « *l'épopée Napoléonienne* », on assiste de nouveau à la recherche d'une spiritualité qui fait appel aux sentiments, la raison étant un peu marginalisée. Cette recherche donne naissance au « *Réveil* » *européen* qui correspond avec ce que l'on nomme le romantisme.



Autoportrait d'Eugène Devéria
Musée National du château de Pau

Sur le plan local, au XVIIIe siècle, les Lumières ont marqué la fin de la clandestinité (« *le Désert* ») et le redémarrage du protestantisme à Orthez, notamment avec le pasteur Gabriac qui y fonde une loge maçonnique. Gabriac est plus un homme des Lumières qu'un homme du Réveil qui arrive

dans le Béarn vers les années 1820 propagé par de fortes personnalités venant de l'extérieur : Jacques Reclus à Orthez, Alphonse Cadier à Pau. A Pau, le protestantisme concordataire est plus présent qu'à Orthez bien que le pasteur Cadier soit aussi, par la famille de sa femme, très marqué par le Réveil. Mais il se souvient d'avoir été rossé dans la cour de récréation du lycée de Bourges par des copains qui lui ont fait comprendre que Louis XIV avait bien fait d'expulser "cette racaille de prétendus réformés" et il n'a pas oublié la leçon ; le protestantisme concordataire est pour lui une revanche.

Eugène Devéria s'installe à Pau dans les années 1840 – 1845, or, c'est à cette époque, qu'avec retard, le Réveil y arrive, malgré l'absence de poste gouvernemental de pasteur et malgré la polémique intense menée par les catholiques dirigés par l'évêque de Bayonne. Un pasteur existe depuis 1835, mais il s'agit d'un poste de mission créé par la Société Évangélique de France.

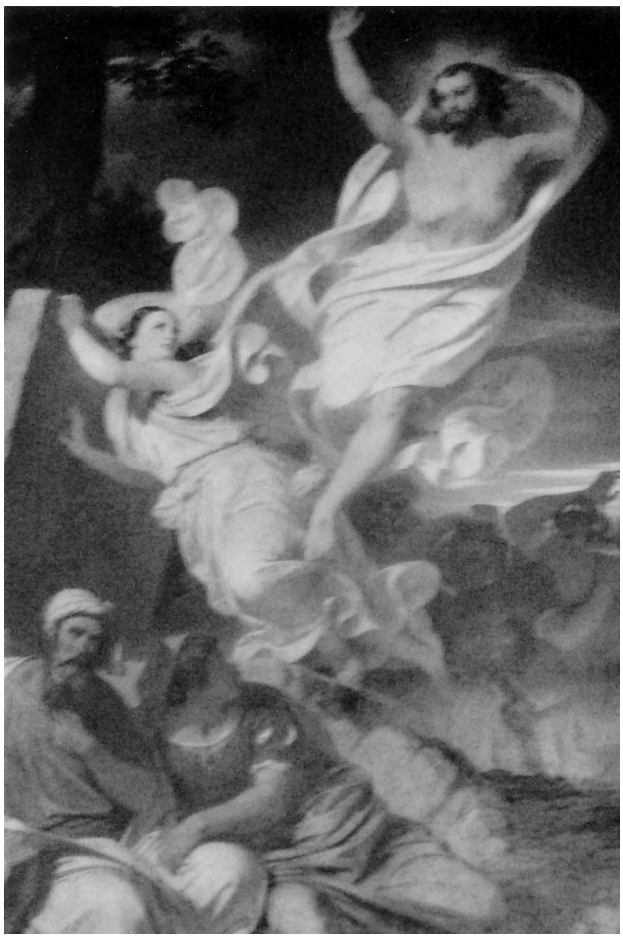
Jules-Léonard Buscarlet dessiné par Eugène Devéria

Le protestantisme d'Eugène Devéria est situé bien entendu et surtout, dans l'histoire de sa propre vie.

Né en 1805, il a passé son enfance et son adolescence à Paris. Cette période parisienne est associée à une vie de plaisirs faciles mais aussi de succès artistiques. A 21 ans, il peint « La naissance d'Henri IV » qui lui vaut les félicitations de ses amis, les jeunes rapins des cercles littéraires et artistiques et celles des milieux officiels de l'art. Ce succès considérable lui fait envisager un avenir brillant. Mais, acquise trop jeune, et dans une période où les modes esthétiques sont en train de changer, cette gloire s'éteint peu à peu dans les marécages des difficultés de l'existence.

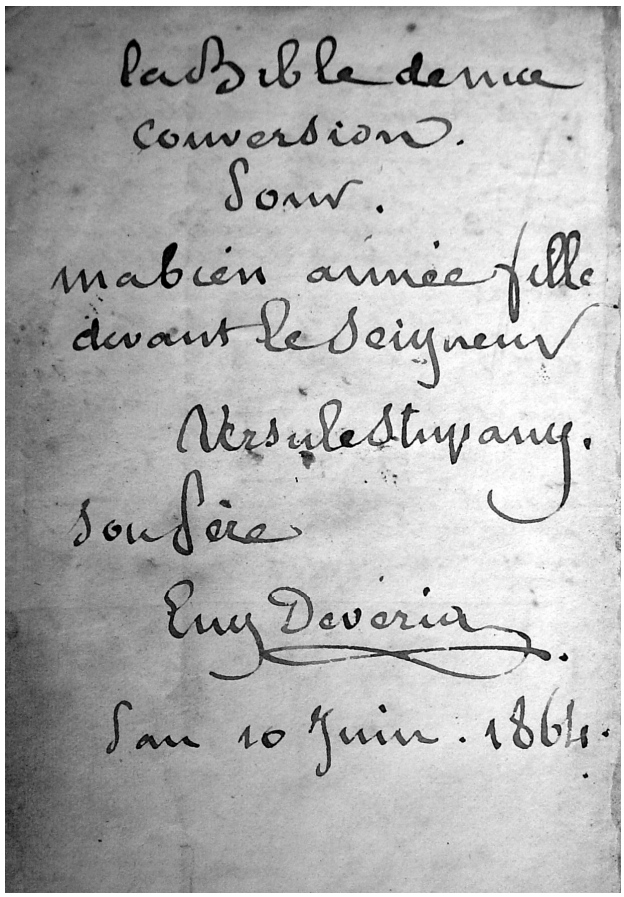
Il est alors obligé de chercher des contrats qui sont de plus en plus difficiles à trouver à tel point qu'il doit s'exiler de Paris pour accepter les offres qu'on lui fait en province et, notamment, en Avignon où l'évêque lui propose la décoration des voûtes de l'Église Notre Dame des Doms, la cathédrale. Il s'installe dans la ville avec Aglaé Lavie-Duransel – alors sa concubine qui sera bientôt sa femme - et sa fille Marie, née en 1831. La cathédrale est un endroit malsain, humide et froid, où il contracte la phtisie. A ce moment aussi, une crue du Rhône l'oblige à fuir sa maison, à se réfugier où il peut après avoir failli couler, lui et sa famille, dans une petite barque tournoyante sur le fleuve en furie. Enfin, il n'a pas d'argent et vit une période de très grande précarité. Cette crise dramatique dure entre un et deux ans car sa maladie ne lui permet pas de reprendre son travail. On lui indique alors la source des Eaux-Bonnes près de Pau, dans les Pyrénées. Seul, laissant sa famille à des amis et notamment au prêtre qui l'a secouru et qui a fait l'éducation de sa fille, il s'exile à nouveau vers une région inconnue.

En dix mois il guérit. Le docteur Daralde et la source des Eaux-Bonnes lui rendent la santé. Nous sommes en 1843. Il fait alors venir Aglaé, Marie et Cary (une nièce) avec lesquelles il s'installe à Pau. C'est à ce moment qu'a lieu sa « conversion ».



« La Résurrection du Christ » par Eugène Devéria.
Église Saint-Martin de Pau
(Cliché B. Buffard)

En second lieu, le protestantisme de Devéria est l'aboutissement d'une recherche. Il n'a pas été comme Pascal ou Paul Claudel, illuminé par le feu de la grâce. Sa « conversion » n'est pas le résultat d'une décision subite. Déjà, son ami, le prêtre d'Avignon qui l'a marié, a fait l'éducation de sa fille et lui a donné un viatique pour se rendre aux Eaux-Bonnes, a été le témoin du besoin d'une réponse à son désarroi. A Pau, il prend contact avec des catholiques : un prêtre incompétent pour une telle mission, un évêque qui n'a pas le temps. Mais il se prend d'amitié pour l'avocat Rivarès, catholique, qui lui conseille de lire la Bible. Devéria s'exécute et, à ce moment rencontre le pasteur Jules-Léonard Buscarlet, qui a succédé au pasteur de la Société Évangélique ; il appartient à la mouvance concordataire mais cherche en fait sa voie au milieu des tendances théologiques de l'époque (son nom est gravé à côté de celui d'Alphonse Cadier sur une plaque de marbre qui rappelle les re-fondateurs du protestantisme palois au XIXe siècle, dans le temple de la rue Serviez).



Bible d'Eugène Devéria
(Bibliothèque d'Izarda, Osse-en-Aspe)

Les instruments de la recherche de Devéria sont, à la fois, sentiment et raison. Il est évident que le peintre possède déjà une culture biblique sinon spirituelle, non depuis ses études secondaires (médiocres) mais de par les thèmes du décor grandiose qu'il vient d'exécuter en Avignon : Ancien et Nouveau Testament lui sont parfaitement connus. Mais, dans la mesure où cette recherche est dominée par le besoin d'une spiritualité qui touche sa vie et son expérience personnelle, il est évident aussi que les sentiments ont une importance majeure dans son cheminement. Jamais il ne se départit de sa raison, son manuscrit en est le témoignage : sans cesse il argumente, démontre, analyse alors que, d'un autre côté il est ravagé par un énorme sentiment de culpabilité provenant exclusivement de ce qu'il appelle son « péché ». Le péché, c'est le leitmotiv de sa vie, c'est le leitmotiv de son

Journal écrit de 1848 à 1864. Cette recherche a pour conséquence sa « conversion » : le protestantisme d'Eugène Devéria est un protestantisme de « converti ». Cette expression est employée par tous les auteurs qui, au XIXe et XXe siècle, se sont intéressés à lui employant l'expression de « conversion au protestantisme ». Lui-même décrit sa « conversion ». Il s'agit en fait d'un changement d'état : il est passé de l'état de péché, d'homme mort à celui de « purifié ». Il n'emploie pas le terme « régénéré », ni l'expression « né de nouveau », il emploie le mot « purifié ». Il s'agit du résultat d'une transformation qui a fait de lui un homme nouveau : il est passé du négatif au positif, il est intérieurement renouvelé, il y a un avant et un après sa conversion. On ne peut donc pas dire qu'il est passé du catholicisme au protestantisme, de l'athéisme au christianisme. La religiosité superficielle de sa jeunesse ne correspondait pas à ses besoins spirituels nouveaux.

Depuis le siècle des Lumières, l'Homme est considéré comme naturellement bon : péché et révélation sont occultés. Le cercle artistico-littéraire dans lequel vivait Devéria - de même que ses compagnons Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, etc… - n'était certes pas touché par la renaissance catholique de la Restauration. Il est d'autant plus remarquable dans ces conditions que, soudainement - et c'est là aussi une « conversion » - il ait pris conscience que la vie qu'il menait n'est plus supportable. Le péché dont il parle dans son *Journal* qui lui tient lieu de psychiatre, c'est essentiellement le libertinage sexuel (ce que le XIXe siècle appelait le « péché de chair ») qu'il avoue avoir pratiqué dès l'âge de 16 ans. Ce péché déclenche en lui une tourmente qui ne lui laisse plus de repos, entraînant culpabilité, remords, repentance, souffrance, puis libération et purification.

Par un dur combat contre et avec lui-même, entre introspection, lectures et discussions, Eugène Devéria construit peu à peu croyances, certitudes et foi qui le situent dans une vie nouvelle.

La source première de cette vie renouvelée, c'est la Bible, découverte grâce au catholique Rivarès. Pour Eugène Devéria, la Bible c'est essentiellement la Parole à la fois personnelle et intemporelle, qui s'adresse à tous et en particulier à lui. Cette Parole l'informe mais surtout elle le met en route, le rend, pour une première fois, différent de ce qu'il a été. Prophétique, apostolique, évangélique, elle va désormais structurer sa réflexion et sa vie, physique et spirituelle, en bonne place dans son atelier de peintre ; elle est une bonne nouvelle qui le recrée. Si la Bible est aussi pour Devéria l'instrument de la révélation, elle n'est ni un livre sacré, ni une idole objet de vénération, ni un livre magique, mais un outil qui ouvre un chemin.

De la Bible, Eugène Devéria va directement au Christ : c'est dans la Parole qu'il rencontre à la fois le Jésus de l'Histoire et le Christ de la Foi. Pour lui comme pour Jean, l'évangéliste, il est « le chemin, la vérité, la vie » qui le conduit vers Dieu. Prédicateur par excellence, c'est le Christ qui fait entendre et comprendre ce que Dieu a à dire aux hommes : en fait, il est lui-même la Parole de Dieu, et c'est par sa bouche et ses actes que le divin se dit. Enfin, il est le transformateur des hommes car il est non seulement un être, totalement incarné, responsable de ses paroles et de ses actes, mais il est lui-même l'acte de Dieu, qui lui a fait franchir le seuil en le dégageant de son péché ; il est « *celui qui nous pousse vers l'autre rive* ».

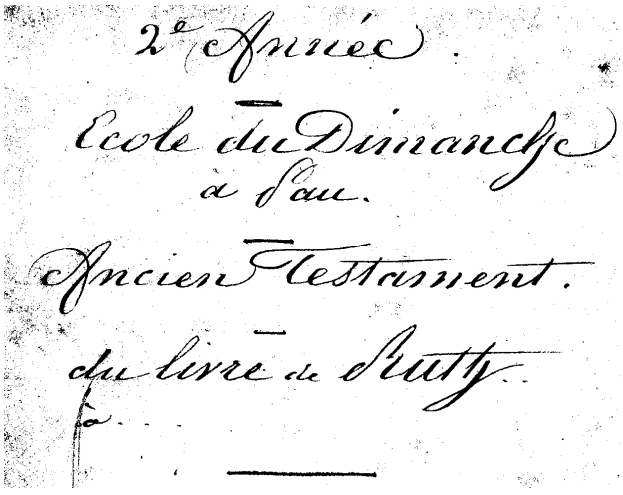
Le Christ, à son tour, ouvre à Devéria la voie vers Dieu. Découvert, conquis à partir de la Bible et du Christ, Dieu lui fait connaître le sens de sa vie et la cohérence de son existence. Le Christ a pénétré dans son intimité, sa réalité tourmentée par le péché. Un peu dégagé de cette souffrance, de cette culpabilité, il peut mieux connaître le Créateur, Dieu de grâce et de justice. Transcendant, il lui est aussi quotidien et lorsqu'à la fin de sa vie, écrivant à Lucie Cadier, la fille d'Alphonse, il lui recommande de rencontrer Dieu-Christ dès qu'au saut du lit elle met ses pieds dans ses pantoufles, ce n'est pas une boutade. Cependant, Devéria n'est pas comme son contemporain Pierre Laclau, l'assesseur de Jacques Reclus, partenaire avec Dieu : il ne discute pas avec lui, ne se met pas à sa place même lorsqu'il s'agit de fustiger Lamartine qu'il traite de blasphémateur.

L'Esprit, c'est celui du baptême du Christ, qui vient de Dieu, c'est celui que le Christ rend sur la croix pour les hommes. L'Esprit, c'est le lien (*re-ligere*) qui dynamise la rencontre Christ - Dieu et les hommes, désormais socle de son existence.

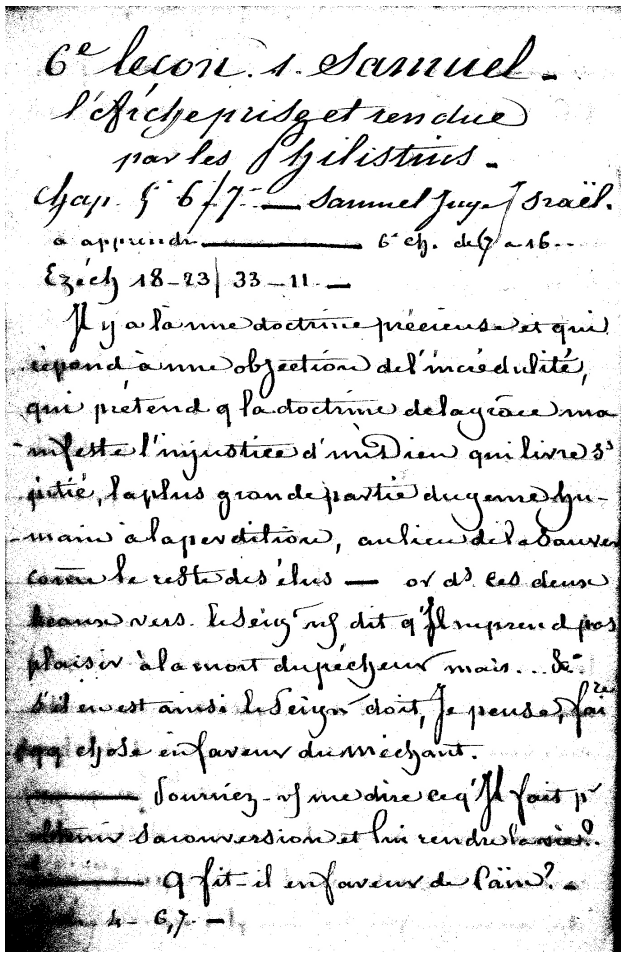
De ces certitudes (devenues telles avec le temps) fondamentales, Devéria tire une conclusion : il sait qu'il est élu, qu'il est sauvé. Cette salvation c'est pour lui, le résultat concomitant de son cheminement spirituel et de la grâce divine. De même que sentiment et raison agissent ensemble, de même travail humain et grâce de Dieu sont nécessaires pour devenir un homme nouveau.

En troisième lieu, le protestantisme de Devéria est un protestantisme engagé. Il est, en fait doublement engagé : acteur dans la communauté protestante paloise, il est spectateur de son évolution théologique.

Tout naturellement il a enseigné l'instruction religieuse à base biblique aux enfants de l'École du Dimanche pour lesquels il a écrit spécialement un petit catéchisme[1]. Alphonse Cadier qui l'estimait beaucoup, lui a laissé le champ libre de ce côté. Il a enseigné les adultes dans de multiples réunions qu'il dirigeait tantôt chez les uns, tantôt chez les autres.


2e Année.
École du Dimanche
à Pau.
Ancien Testament.
du livre de Ruth.
à...

Page de titre d'un carnet de catéchisme d'Eugène Devéria (ADPA/CEPB, 60J 56/1/50.)


6e leçon. 1. Samuel.
l'Arche prise et rendue
par les Philistins.
Chap. 5 6 7. — Samuel Juge Israël.
à apprendre — 6e ch. de 7 à 16.
Ezéch 18-23 | 33-11.
Il y a là une doctrine précieuse et qui répond à une objection de l'incrédulité, qui prétend q la doctrine de la grâce manifeste l'injustice d'un Dieu qui livre ss pitié, la plus grande partie du genre humain à la perdition, au lieu de la sauver comme le reste des élus — or ds ces deux beaux vers. le Seigr nous dit q'Il ne prend pas plaisir à la mort du pécheur mais... &c. s'il en est ainsi le Seigr doit, je pense, faire qq chose en faveur du méchant.
— Pourriez-vous me dire ce q'Il fait pr obtenir sa conversion et lui rendre la vie?
— Q fit-il en faveur de Caïn?
4-6,7.

Page du catéchisme d'Eugène Devéria (ADPA/CEPB, 60J 56/1/50)

Comme prédicateur il a souvent remplacé le pasteur, à Pau (dans le temple de la rue Serviez dont le décor n'était pas encore tout à fait celui qui existe), dans les environs de Pau (à Angaïs et Nay), aux Eaux-Bonnes, pendant l'été. Sa manière de préparer et de faire ses sermons était peu académique : si parfois il les méditait pendant assez longtemps, le plus souvent, il ouvrait sa Bible une demi-heure avant le culte, choisissait un verset sur l'une des pages ouvertes et improvisait. Certains lui ont reproché de faire des sermons trop longs - une à deux heures - du moins son éloquence était telle que parfois à la fin de l'heure (ou des deux heures), l'auditoire entier était en pleurs.

Dans la vie de cette communauté, il participe à l'action évangélisatrice qui se traduit chez lui par un ardent prosélytisme. Persuadé de l'importance du témoignage personnel à côté de la connaissance de la Parole, il pense qu'à partir du moment où l'on change soi-même, on ne peut plus vivre sans changer les autres.

[1] ADPA/CEPB, 60 J 56/1/50.

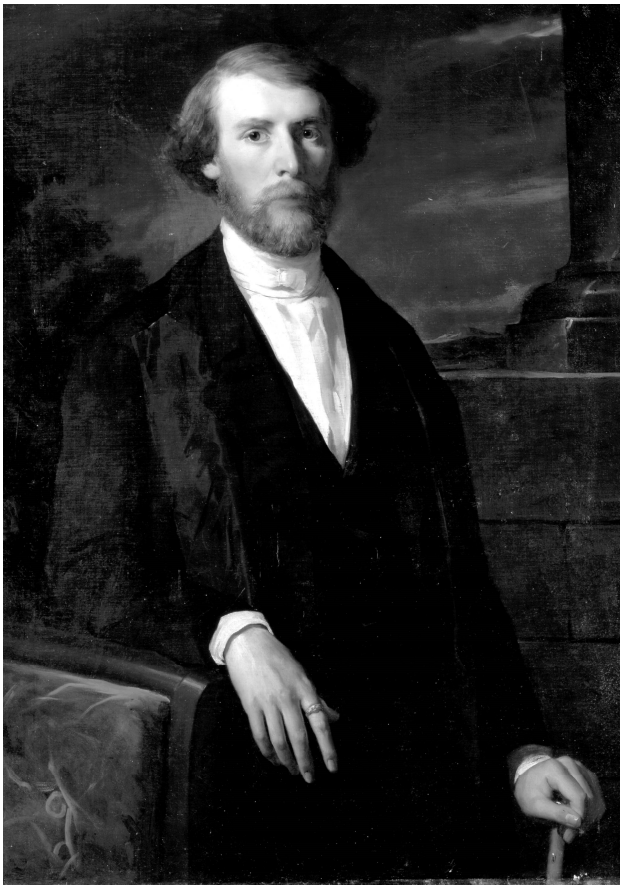
Jacques Reclus par Eugène Devéria

Si Devéria fuit un certain monde, il est au contraire très sociable et fréquente assidûment les milieux protestants (et autres) à Pau et partout où il passe en France et à l'étranger (Hollande, Angleterre). Il est l'ami des Schlumberger, darbystes, dont il a fait l'instruction religieuse des deux enfants, des Buscarlet, libristes, chez lesquels il est souvent invité à déjeuner, des Cadier, des Malan, des Reclus à Orthez. Il a été portraitiste de bon nombre de membres de ces familles (bien que les deux expositions du Musée des Beaux-Arts et du Château ne l'aient guère souligné). Si ce sont surtout les bourgeois aisés, « immigrés » à Pau pour des raisons de santé qu'il a particulièrement fréquentés, il n'a pas oublié ceux qui appartenaient aux milieux modestes et moins éduqués aux patronymes bien béarnais.

Sa sociabilité « mondaine » était limitée et il pestait contre les repas trop longs et trop arrosés ; en revanche il n'a jamais failli lorsqu'il s'agissait de visiter pauvres et malades. Dans tous les endroits où il est passé il a, comme d'instinct, contacté les plus démunis. Son amour profond pour les pauvres - amour qui ne passait pas obligatoirement par le prosélytisme - était en fait une rencontre avec le Christ.

Eugène Devéria, acteur de la communauté protestante paloise est aussi le spectateur de son évolution théologique alors qu'elle est en train de se reconstituer dans les années 1840 – 1860. Il précise peu à peu, d'abord le poids du darbysme, puis les doutes à son égard. L'influence de Jacques Reclus d'Orthez et du librisme relaie alors celle du darbysme et pousse peu à peu, dans de difficiles discussions, le pasteur Buscarlet à y adhérer alors que l'action énergique du nouveau pasteur officiel qu'est Alphonse Cadier conduit la communauté vers un calvinisme tempéré mais indépendant du darbysme, du librisme et des anglicanismes de la communauté anglaise.

Devéria est l'ami de tous les protestants ; il participe aux réunions qui ont lieu tant chez les concordataires, les libristes (à Orthez puis à Pau) que chez les anglicans ou les darbystes. Généralement, il y occupait tout le dimanche, une fois l'École du Dimanche terminée.



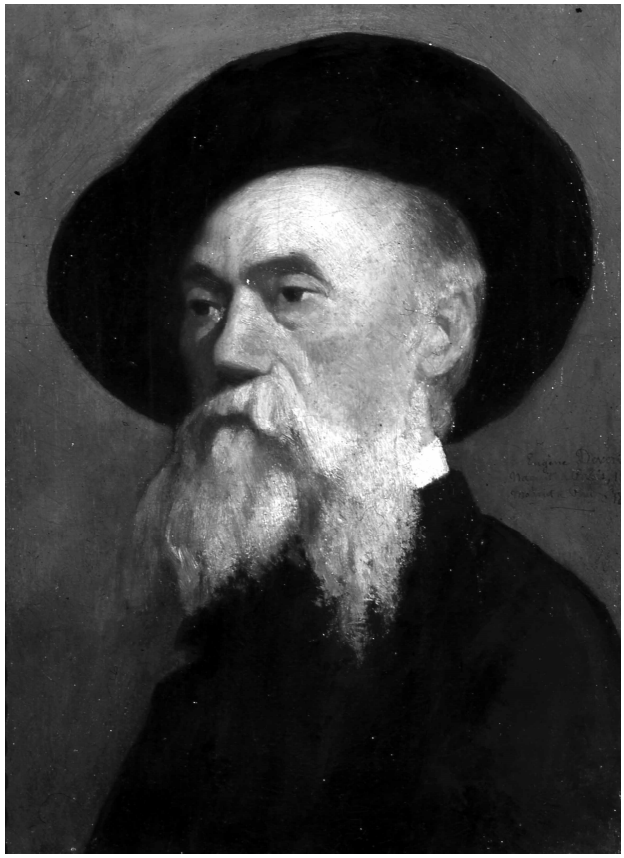
Pierre Schlumberger par Gustave Ricard
Musée des Beaux-Arts de Pau
(cliché J.-C. Poumeyrol)

Dans les rencontres informelles entre toutes les tendances spirituelles, les discussions ont été très vives, la polémique acerbe, les querelles personnelles dramatiques. La vitalité théologique de cette période fut à ce prix. Si Devéria a d'abord adhéré avec enthousiasme à ces débats, argumentant comme il savait le faire, la lassitude aidant, il a fini par adopter une position très personnelle dans ces conflits. Lorsque Buscarlet, en 1850, passe délibérément au librisme, Devéria n'approuve pas ce schisme qu'il juge inutile. Le « calvinisme pur et dur » (c'est son expression) est pour lui aussi inacceptable qu'un piétisme envahissant. S'il appréciait ses amis darbystes (Schlumberger), il n'aimait pas leur chef qui jouait au gourou, s'interposant entre Dieu et les hommes. Ayant fréquenté les baptistes en Écosse, il n'aimait pas se voir écarté de la cène - moment cultuel qu'il aimait - sous prétexte qu'il n'appartenait pas au groupe des initiés.

Eugène Devéria a compris que dans ce pluralisme, vivant mais séparateur, il y avait une limite : la reconnaissance du Christ comme l'unique médiateur entre Dieu et les hommes. Il n'a pas choisi une tendance, mais toutes, faisant passer du coup l'institution ecclésiastique derrière un christianisme déjà œcuménique.

Peut-on parler de limites, de dérives, de contradictions pour préciser le protestantisme de Devéria ?

La plus importante limite semble, pour le « converti » d'intégrer le pardon à son sens de la charité et notamment vis-à-vis de sa femme. Celle qu'il a fini par épouser après dix années de concubinage demeure jusqu'à la fin de sa vie (1865) à l'origine et responsable de son péché. Nous n'avons d'elle ni portrait, ni dessin, quelques rares lettres… A relier avec cette difficulté, la manière dont il applique à ses parents, à ses amis les plus chers la « technique » de la « répréhension fraternelle » qui consiste - avec les meilleures intentions du monde - à critiquer caractère et comportement qui lui paraissent dévier du chemin évangélique. Dans une lettre de sept pages il vitupère avec violence contre l'archaïsme pitoyable et misérable de la pension que le fils de J.-L. Buscarlet avait essayé de créer pour apprendre aux jeunes et pauvres béarnaises le métier de servante. Cette lettre n'a finalement pas été envoyée… remords ?



Portrait d'Eugène Devéria par Victor Galos
Musée des Beaux-Arts de Pau
(cliché J.-C. Poumeyrol)

Dans les excès de son zèle de « converti » à faire des prosélytes, Eugène Devéria a été accusé de fanatisme, de puritanisme, d'intransigeance. Il a effectivement essayé de convertir ses amis, les membres de sa famille - y compris Achille, son frère – et, bien sûr, sa fille Marie. Il a interpellé les hommes politiques, Napoléon III, le général Cavaignac, les écrivains et tout particulièrement Lamartine que, dans un poème de 47 strophes il traite de mauvais poète, de menteur et de blasphémateur.

A la limite, on peut se poser la question de savoir si le protestantisme de Devéria l'a écarté des milieux artistiques parisiens, de bon nombre de ses parents et amis et s'il n'est pas resté prisonnier du ghetto où il s'est réfugié, oublieux même de sa première vocation. Il n'y a pas lieu ici de répondre à la question en détail. Disons cependant qu'il a continué à honorer des commandes venues de Paris,

d'Angleterre jusqu'à la fin de sa vie et que, d'autre part, il s'est lucidement et raisonnablement, pour des raisons matérielles, reconverti au « métier » de peintre local (portraits, vie béarnaise et paysages) métier qu'il a pris très au sérieux, travaillant avec acharnement à un moment où la peinture d'Histoire qui avait fait son succès était complètement passé de mode.

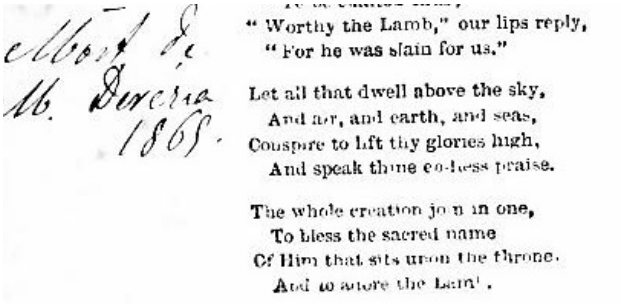
La principale des contradictions est en apparence, celle qui semble opposer chez Devéria le « monde » et la société de ses semblables. Nous l'avons vu le « converti » fuit le monde où il retrouve les plaisirs illusoires de sa jeunesse, comme par exemple les milieux aristocratiques écossais ; le « monde », c'est celui qui brouille le message de la Parole. Mais son éthique se préoccupe beaucoup plus des conditions de vie contemporaine que du Ciel et il n'est pas mystique au sens où il ne veut pas aller « vers Dieu sans Dieu » (Bonhöffer).

Autre contradiction apparente, la coexistence chez lui de la souffrance et de la joie : souffrance toujours présente de son péché, de la disparition de Marie trop jeune (26 ans) et, en même temps joie d'une vie « purifiée », joie de savoir sa fille « auprès du Père », joie d'un renouveau d'amour paternel vis à vis de ses deux filles spirituelles, Ursule Stupany et Honorine Darricade, à la fin de sa vie.

**
*

Eugène Devéria n'est pas un saint malgré sa charité surabondante, pas un mystique malgré la transcendance de son Dieu, pas un fanatique, malgré ses obsessions morales et dogmatiques. C'est un chrétien qui, en bon « piéton » (Gounelle) a parcouru humblement et courageusement l'aventure religieuse dans une triple errance : géographique, il a été exilé de Paris et d'Avignon –professionnelle, il a été un peintre très célèbre, il est devenu un peintre obscur - idéologique : il est passé du vide libertin à une ascèse chrétienne avec, au bout, le retour à la vie. La vie physique grâce à la source des Eaux-Bonnes, la vie spirituelle grâce à sa « conversion ».

Son protestantisme associe profondément deux paramètres : d'une part, le refus d'un catholicisme spirituellement impossible et d'autre part, le désir de savoir et de comprendre ce qu'il croit et les responsabilités qui en découlent et ce, aimait-il à ajouter souvent à la fin de ses lettres « *dans un petit trou de province que j'aime bien* ».


" Worthy the Lamb," our lips reply,
" For he was slain for us."

Let all that dwell above the sky,
And air, and earth, and seas,
Conspire to lift thy glories high,
And speak thine endless praise.

The whole creation join in one,
To bless the sacred name
Of Him that sits upon the throne,
And to adore the Lamb.

Mention de la mort d'Eugène Devéria à la date du 3 février dans le carnet d'Hélène Bost, épouse du pasteur Alphonse Cadier.
(Bibliothèque d'Izarda, Osse-en-Aspe)

Tombe d'Eugène Devéria dans le cimetière de Pau
Elle a été détruite par erreur depuis la prise de ce cliché

Eugène François, Marie Joseph Devéria, veuf de Caroline, Marie, Aglaé Lavie du Rausel, décédé à Pau le 3 février à l'âge de 59 ans. C'était une des colonnes et la gloire de notre église, le chrétien modèle, l'ami des enfants, des pauvres, des malades. Ses paroles douces et puissantes pénétraient les cœurs et étaient soutenues par une conduite pleine de bons fruits. Toute l'église le pleure et le pasteur perd en lui un précieux compagnon d'œuvre qui ne sera pas remplacé. Humilions nous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il nous élève quand il en sera temps.

Acte d'inhumation d'Eugène Devéria dans la paroisse de l'église réformée de Pau
(ADPA/CEPB, 60J 56/1/2)

TROISIEME SOUVENIR
EUGENE DEVERIA

(Devéria, Eugène-François, Marie Joseph, né à Paris 1805, peintre, élève de Girodet. Vécut à Pau les dernières années de sa vie et y mourut en 1865).
Il était directeur de notre école du Dimanche.

Dédié à Mlle Ursule Stupany, directrice de l'école protestante de fille de Pau

Un vieil ami
Réclame ainsi
Sa part au livre
Un souvenir
Le fait venir
Et il se livre

Si mon portrait
Traçait un trait
Un peu fidèle
Pour mon retard
A votre égard
Nulle querelle
Y prendrait part.

Je voudrais, d'une main novice (définir) retenir
De notre adolescence un commun souvenir,
Et vous redire ici que, bien des fois, je songe
Au maître vénéré qui sur nous se penchant
Nous apprenait à lire au livre si touchant,
A la clarté duquel disparaît tout mensonge.

Au temple je l'entends répéter son "amen"
Chantant un beau ténor, ou bien tendant la main
Je le vois présentant la bourse des aumônes.
Je le rencontre encore avec son manteau noir
Il est assis au parc, méditant c'est un soir
Où le joyeux printemps ouvre les anémones.

Il est là devant moi. Voici son chapeau rond
Et sa tête rasée et son regard profond,
Les moustaches sans fin ornant sa barbe blanche.
Ou bien il est en chaire, il parle éloquemment.
Plutôt ou sans effort mon esprit fréquemment
Le revoit, c'est à notre école du dimanche.

Oh ! puissance d'amour qu'inspire Jésus Christ,
Celui qui des beaux arts reçut les plus hauts prix
Veut conduire au Sauveur notre enfance frivole.
Il s'incline vers nous, et par un soin touchant
Instruit, exhorte, émeut. Son accent pénétrant
Fait tressaillir les cœurs des enfants de l'école.

Que je voudrais avoir son ciseau de sculpteur
Son pinceau de grand peintre et son style d'auteur
Ses vers taillés à la façon des grands poètes
Pour de son beau parler dépeindre le talent
Retracer ce regard qui nous émouvait tant
Et faisait à son gré courber toutes les têtes.

Je voudrais dire aussi le singulier pouvoir
Par lequel il formait nos esprits au devoir.
Nous nous fiions en lui comme on fait d'un grand frère
Quelle action bénie il exerçait sur nous
Par ses enseignements si pressants et si doux
Qui par des nœuds secrets nous unissait au Père.

Appuyé sur la table, il lit ses manuscrits
Il fait chercher nos doigts dans les divins écrits
Pour en graver en nous les sublimes passages.
Puis il nous interroge et nul de nous ne sait.
Il se retourne alors vers celle qui l'aidait :
Ursule, proposée en exemple aux plus sages.

Et Ursule aussitôt récité *(sic)* la leçon,
Puis le pieux vieillard reprenait sans façon
Le cahier où les noms de tous peuvent se lire.
Car il savait si bien nous tenir en éveil
Nul ne sentait venir ou fatigue ou sommeil
Il intéressait tous, tant il savait bien dire.

Pour l'austère devoir quel saint attachement
Pour le livre inspiré, quel pieux sentiment
Son cahier bleu dictait à nos âmes ravies.
Sa mémoire est gravée au fond de notre cœur,
Sa voix y vibre encore. Loué soit le seigneur
Qui plaça ce maître à l'aurore de nos vies.

Osse, ce 21 août 1890.

Poème d'Alfred Cadier en hommage à Eugène Devéria dédié à Ursule Stupany
(ADPA/CEPB, 1 Mi 73/82)

Liste des livres légués
à l'Eglise réformée de Pau
par Mr Eug. Devéria

Bibles
MT

Elzevir – Desmaretz.	1 vol.	
édition in 8° – Martin	1 v.	
B. anglaise poliglotte	1 v.	
in 8° – Ostervald	1 v.	
in 8° – id.	1 v.	
in 8° – de Lausanne	1 v.	
in 12 – Amelotte	1 v.	
petit in 12 – "	1 v.	
Psaumes – reflexions – in 8°	2 vol.	
Ps III	1 "	
Concordance – grand in octavo	1 "	
John Newton	1 "	
Nap. Roussel. Culte Domestique	1 "	
Liturgie – Toulouse	1 "	
Rochat – sermons	1 v.	
Vinet – discours	1 v.	
Bost – mémoires	3 v.	
A. Monod. adieux	1 vol.	
" sermons	6 brochures.	
Montandon – L'exclusisme	1 vol.	
Vie Chretienne – journal	1 vol.	
Pyt. – La Loi	1 broch.	
Massacre de Vassy	1 vol.	
Discipline et confession de foi	1 vol.	
Maurette – adieux au pape	1 "	
De Felice – devoirs des laïques	1 vol.	
Brochures – controverses	1 paquet	

Laurens – Agriculture	1 vol.
Baxter – Voix de Dieu	1 "
– Repos des saints	1 "
St Augustin – Confessions.	1 "
J. Scott. – Prophecy.	1 "
– Christ our example	1 "
Ostervald – Cathéchisme	1 "
Montandon – recits bibliques	3 "
Bunyan – Pilgrim's progress	1 "
Harlan Page – vie	1 "
Chants chretiens (petite édition	1 "
Religion du monde in 4°	1 "
Journaux anglais	1 brochure
Cousin Clara	1 "
Florence Arnott.	1 "
British soldier	1 "

Liste des livres légués à l'église réformée de Pau par Eugène Devéria
(ADPA/CEPB, 60J 50/173)